



22<sup>e</sup> Séminaire  
de l'Association Vers la Vie pour l'Education des Jeunes

25, 26 et 27 Septembre 2013. Blainville-sur-Mer

## Instruire, éduquer : comment s'institue le sujet dans la cité ?

Hervé BENHAMOU

Psychiatre au SIOAE 75

### **Désir d'apprendre et échec scolaire**

Dès sa naissance, l'enfant apprend habituellement de façon spontanée, à maîtriser sa motricité, et à utiliser ses différentes modalités sensorielles.

Il cherche, d'abord, à satisfaire ses besoins vitaux, biologiques et affectifs, avec l'aide d'un étayage indispensable par son environnement.

Chaque nouvel apprentissage, tel que celui de la marche par exemple, nécessite des efforts de la part du bébé, mais il apporte une prime de plaisir. Le bébé montre souvent une sorte de grisurie motrice, liée notamment à un regain d'autonomie. Sa démarche exploratoire lui permet aussi d'obtenir plus facilement ce qu'il désire.

L'acquisition progressive de capacités de symbolisations lui donne accès au langage verbal, et à des activités de représentations mentales de plus en plus élaborées, dans le jeu, le dessin.

Ces activités sont, aussi, sources d'un certain plaisir, généralement partagé avec son entourage.

Dans la seconde enfance, la scolarisation impose les apprentissages de la lecture, de l'écriture, du calcul, et de la logique rationnelle. Cette étape cruciale suppose la mobilisation d'une énergie psychique, plus ou moins grande selon ses capacités intellectuelles, de façon à ce que le début des apprentissages scolaires se fasse avec succès.

L'enfant qui réussit, obtient des gratifications personnelles narcissiques, par rapport à ses aspirations.

Il est aussi gratifié par les adultes, qui se voient eux-mêmes récompensés de leurs investissements affectifs et éducatifs envers l'enfant.

Mais beaucoup d'enfants achoppent à cette étape du début de la scolarisation primaire.

L'échec scolaire est signifié par l'école et son système d'appréciations, de notes. L'enfant compare ses performances à celles des autres, il constate qu'il est mal « classé », dans sa « classe ». Son estime de soi est altérée.

La crainte de se décevoir s'accompagne le plus souvent de la crainte de décevoir les parents, et de risquer une perte d'amour.

L'échec est souvent culpabilisé : ne qualifie-t-on pas, encore, les erreurs en orthographe, de « fautes ». L'élève qui a « fauté », par de « mauvais » résultats scolaires, est souvent puni de diverses façons.

Dans un tel contexte, l'enfant se désintéresse de l'écrit, et il commence à ressentir un certain dégoût pour l'école. Son désir d'apprendre s'étiole.

Mais, qu'en est-il de ce désir d'apprendre et de ces avatars, lors de la scolarité ?  
D'où provient-il ?

Monsieur Jourdain, dans le Bourgeois Gentilhomme, envie ceux qu'il appelle, je cite : « les gens de qualités », qui ont le privilège, je cite encore : « de tout savoir sans avoir rien appris ».

Molière relie et distingue, ainsi, savoir et apprentissage.

Le désir d'apprendre paraît initié, sous-tendu, par l'envie de savoir.

La question préalable du désir de savoir mérite alors d'être posée.

Le savoir a pu être conçu comme une connaissance infuse, absolue, si l'on se réfère à Platon notamment.

Le savoir peut procéder de la révélation divine, de la croyance. La foi ne s'apprend pas.

La croyance est de l'ordre de l'illusion, qui fonctionne d'autant mieux qu'elle est collective, culturelle.

Le savoir lié à la croyance est censé apporter des réponses à des questions existentielles, sur les origines de l'être humain, la vie, la mort, la sexualité, et apaiser les angoisses qui y sont inhérentes.

La croyance n'est pas démentie par la réalité. Par exemple, un jeune enfant peut rencontrer plusieurs personnes, déguisées en Père Noël, dans des supermarchés ou dans la rue, cela ne l'empêchera pas de continuer à croire au Père Noël.

Les apprentissages, eux, sont d'une nature différente, ils visent à une adaptation à la réalité. Ils confèrent une intelligibilité qui permet d'appréhender la réalité, et de tenter de la maîtriser.

L'environnement doit accompagner ce mouvement psychique et cognitif. Françoise Dolto disait, je cite, que :  
*« pour apprendre à compter, il faut savoir pour qui l'on compte ».*

J'ajouterai que pour avoir envie d'apprendre, il faut aussi pouvoir compter sur quelqu'un ou quelques-uns, capables d'apporter une sécurité affective continue, des stimulations, des encouragements, sans forcer ni rejet lors des échecs, de façon à ce que le jeune persiste durablement dans sa quête de savoir et d'apprendre, et qu'il puisse ainsi fournir les efforts souvent nécessaires aux acquisitions pédagogiques.

Les parents, les enseignants, les éducateurs, en tant que supports identificatoires pour les jeunes, devraient pouvoir montrer que travail et apprentissages peuvent être associés au plaisir.

Le mot « *apprendre* » signifie, d'ailleurs, en lui-même, cette co-production. Ce terme fait, d'une part, référence au sujet qui apprend, qui prend, s'approprie un savoir de quelqu'un d'autre, et, d'autre part, cet autre apprend à l'élève diverses connaissances, principes et règles de vie sociale.

La psychanalyse a montré que les désirs de savoir et d'apprendre s'étaient sur le désir de connaissance sexuelle, au sujet, essentiellement, de la différence des sexes et de la confection des bébés.

La sexualité parentale doit garder sa part de mystère pour que l'enfant poursuive une quête inassouvie de savoir, génératrice d'une envie d'en apprendre toujours davantage.

Les buts des apprentissages sont des buts déplacés, sublimés, par rapport aux interrogations sexuelles.

Les secrets d'alcôve parentaux sont donc nécessaires pour la constitution d'un espace fantasmatique, un espace de pensée, et la mise en jeu de mécanismes psychiques qui aboutissent à ces déplacements et sublimations.

Des excès de stimulations sexuelles par l'environnement familial, un climat incestuel, ou bien un abus sexuel avéré, tout cela peut avoir des conséquences traumatiques pour l'enfant. Des symptômes psychologiques variés peuvent en résulter, dont l'inhibition de ses capacités d'apprentissages.

Le secret, ou plutôt la discrétion parentale, par rapport à leur sexualité, diffère d'autres secrets, dont les effets peuvent être sidérants sur les capacités intellectuelles. Il s'agit de certains secrets de familles, transmis de génération en génération, qui offrent des exemples psychopathologiques caricaturaux d'entrave aux apprentissages. Tout se passe alors comme si une interdiction puissante barrait la route à tout savoir, pour empêcher la découverte de certains savoirs indicibles.

Nous citerons les configurations symptomatiques auxquelles le pédopsychiatre est le plus souvent confronté lors de difficultés scolaires, présentes chez 50% de ses consultants.

C'est souvent l'école qui incite les parents à consulter.

En maternelle, les troubles du langage et les troubles du comportement gênent le plus souvent les premiers apprentissages.

La vision et l'audition doivent d'abord être contrôlées, car leurs perturbations peuvent être à l'origine de tels troubles.

Dès l'âge de 3/4ans, l'enfant instable a toujours besoin de bouger, il a du mal à se concentrer, il papillonne.

Dans d'autres cas il est en retrait, distrait, « *dans la lune* », ou « *dans son monde* ».

L'immaturation d'un enfant peut occasionner des difficultés d'adaptation scolaire; par exemple, s'il n'est pas propre suffisamment tôt, il peut être parasité par la crainte de faire pipi sur lui.

Le manque d'autonomie d'un jeune enfant s'accompagne volontiers d'angoisses de séparation: il ne peut apprendre car sa mère lui manque trop, il n'a pas l'habitude de sortir de sa famille, de vivre en société.

Si ces troubles persistent, l'échec au cours préparatoire est fréquent.

Cet échec est alors annoncé à l'enfant et ses parents, avec des conséquences émotionnelles et relationnelles patentes.

On sait que le redoublement du C.P. est un marqueur négatif précoce pour la suite de la scolarité.

L'échec répété génère des sentiments dépressifs, de l'anxiété liée à la crainte d'échouer. Les troubles du comportement s'aggravent, et l'enfant peut devenir provocateur, ou bien faire le pitre pour conjurer son vécu dépressif.

Dès cette période de la scolarité primaire, on peut observer des refus scolaires, voire de véritables phobies scolaires avec panique, somatisations (maux de ventre, de tête).

L'entrée en 6<sup>ème</sup> est un autre cap délicat. Le jeune doit s'adapter à un nouveau mode de scolarité, avec plusieurs professeurs et des exigences de travail accrues. S'il n'a pas surmonté les difficultés précédemment évoquées, celles-ci peuvent s'en trouver aggravées.

Le désinvestissement scolaire occasionne ennui, école buissonnière, voire une déscolarisation.

Plus le jeune avance en âge, plus il se rend compte du décalage entre ses souhaits professionnels, ses idéaux, ceux de ses parents, et ses capacités de réussite scolaire. Ceci accroît un vécu dépressif, plus ou moins dénié.

On assiste même, parfois, à des désorganisations mentales de type psychotique, chez des jeunes qui ont des failles narcissiques préexistantes fragilisées par les situations d'échecs.

L'avènement pubertaire et les nouvelles possibilités adolescentes de réalisations sexuelles sont aussi des facteurs de déstabilisation, d'excitation, et de mobilisation d'énergie qui entraînent parfois des baisses d'efficacité scolaire.

Nous sommes loin d'avoir épuisé le sujet de la psychopathologie de l'échec scolaire qui concerne aussi les enfants déficients intellectuels, autistes, certains surdoués.

L'institution scolaire, son organisation, ses méthodes pédagogiques, la formation et la qualité des enseignants, ont bien sûr aussi leur part de responsabilité.

En principe, tous les enfants naissent égaux en droit, mais, malheureusement, ils ne sont pas tous égaux quant à l'accès aux apprentissages. Néanmoins je suis convaincu qu'il n'y a pas de fatalisme familial, socioculturel, qui conduirait, inévitablement, à l'échec scolaire.

Une analyse multifactorielle de chaque situation d'échec scolaire doit être effectuée, en tenant compte de l'histoire singulière de chaque enfant, de façon à trouver les moyens susceptibles de lui donner, ou lui redonner, l'envie et le plaisir d'apprendre.